

# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.



LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE  
DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6.

—  
1856.

# NOTICE

## SUR M. CHANCEY,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE.

DE LYON,

Lue dans la séance du 16 Mars 1829,

PAR M. CHAMPAGNEUX.



MESSIEURS,

La Société a eu récemment à regretter la perte de deux de ses correspondants. A l'une de ses précédentes séances, on vous a entretenus de l'un d'eux, M. Vainvolet, dans une notice pleine d'intérêt où l'on a recueilli, sous une forme simple et précise, les principaux faits qui se rattachent à la vie et aux études de ce Nestor des botanistes de nos contrées. Je viens aujourd'hui payer le même tribut à la mémoire de M. Chancey, qui, à raison de son grand âge et de la direction donnée à ses pensées et à ses travaux, pouvait être considéré de son côté comme le doyen de nos agronomes.

Quoique M. Chancey soit né à Lyon et qu'il ait presque constamment habité cette ville ou ses environs, il est peu de personnes parmi nous qui aient eu des relations suivies avec lui. Sa réputation et ses travaux datent

d'une époque bien antérieure à l'établissement de la Société Linnéenne de Lyon, dont il a été un des correspondants depuis l'origine : les souvenirs nous en étaient arrivés confusément, et j'aurais été embarrassé de vous parler de lui sans les secours que j'ai trouvés auprès de M<sup>me</sup> Degérando, sa sœur, femme d'une haute vertu, et qui se recommande surtout par un esprit de charité et de bienveillance que l'âge et les infirmités ne ralentissent point.

Je vais donc vous exposer succinctement les principales circonstances de la vie de M. Chancey, d'après le récit qui m'en a été fait par sa sœur.

M. CHANCEY naquit à Lyon le 24 janvier 1746 de parents qui jouissaient de la considération attachée à la fortune et à une bonne renommée. Après avoir terminé ses études, il fut placé dans la maison de commerce d'un de ses oncles à Lyon ; mais les séjours plus ou moins répétés qu'il faisait chez son père, qui possédait une belle propriété à Saint-Didier au Mont-d'Or, développèrent en lui, dès l'âge de dix-huit ans, le goût de l'agriculture, qui a été l'objet constant de ses recherches et de ses soins pendant tout le cours de sa longue carrière. Ses occupations de la ville ne devinrent plus que secondaires pour lui.

Ses débuts en agriculture, chose remarquable dans un adolescent, se portèrent sur la partie la moins attrayante, de cet art, ce qui dénotait un esprit d'observation et de prévision sur les causes de la fécondité de la terre : je veux parler des engrais. Les ouvrages d'agriculture étaient rares à cette époque ; il en parut un cepen-

dant qui indiquait de nouveaux procédés pour former des fumiers artificiels. Le jeune Chancey n'eut pas de repos qu'il ne fût en possession d'un exemplaire de cet ouvrage, et qu'il n'eût mis à exécution les pratiques indiquées par l'auteur. Une d'elles consistait à placer dans une fosse assez profonde des couches alternatives de terre ordinaire et de débris de toute sorte de matières, qu'on arrosait de temps en temps pour exciter la fermentation. Il résultait, au bout d'un certain temps, et après certaines préparations, un terreau précieux qu'on utilisait avantageusement pour le jardinage.

Mais ses essais ne pouvaient se borner à ces simples préparations. Un voyage qu'il fit dans le midi de la France, le mit à portée d'observer la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie. Transplanter dans le voisinage de sa ville natale les moyens de produire la matière première que sa fabrique met en œuvre et qu'elle est obligée de se procurer au loin, fut dès lors sa pensée dominante. Elle l'entraîna dans des travaux extraordinaires qui pouvaient paraître extravagants à des esprits ennemis des nouveautés. Du consentement de son père, qui le chérissait peut-être d'un amour trop aveugle, il fit arracher tous les arbres d'agrément qui embellissaient sa propriété, et même ceux des vergers, et partout il fit substituer le mûrier sous toutes les formes possibles. L'éducation des vers suivit de près cette plantation. On commença d'abord avec une petite quantité, qui, d'après le succès qu'on obtint, fut augmentée d'année en année jusqu'à quarante onces de graine. On avait fait construire tout exprès, dans une partie du clos, une immense *magnanière* pour recevoir les vers

résultant d'un essai aussi considérable. Outre ce vaste emplacement on avait pratiqué à l'une de ses extrémités un petit établissement galamment disposé à l'usage des dames et des demoiselles de la maison : il était monté sur un pivot central, au moyen duquel, et avec un léger effort, on passait en revue toutes les tablettes dont il se composait, sans être obligé de se déplacer<sup>1</sup>. Mais on était encore dans l'enfance de l'art pour la conduite des magnanères établies sur une aussi grande échelle. Le succès ne répondit point aux préparatifs ; et les bénéfices qu'on avait obtenus, en opérant sur de petites quantités, devinrent des pertes réelles quand on procéda en grand. Ainsi, après avoir reconnu ce mécompte, vérifié à chaque épreuve, on se vit forcé d'abandonner une entreprise qui avait entraîné des frais considérables, faits désormais en pure perte pour le propriétaire. Ce fut là une des causes qui amenèrent le dérangement de la fortune du père de M. Chancey, et qui privèrent ses enfants de l'aisance qu'il devait leur laisser. Cependant qui pourrait blâmer le fils d'avoir concouru à opérer ce désastre, particulier à sa famille,

<sup>1</sup> Sa sœur m'a raconté qu'une des pensées qui la dominaient le plus au moment de quitter la campagne de son père, pour passer dans la maison de son mari, qui était architecte à Lyon, était celle d'être délivrée de la vue et de la surveillance des établissements formés par son frère, qui, dans l'origine, avaient pu lui fournir des sujets de distraction, mais qui, depuis que leur agrandissement avait multiplié les soins, étaient devenus pour elle un objet de fatigue et d'ennui. Cette circonstance confirme ce qui a été avancé sur les grandes proportions d'après lesquelles M. Chancey avait créé ses magnanères et leurs dépendances.

lorsque l'on considère la généralité des avantages dont ses essais malheureux ont été le résultat ? Les semences qu'il avait répandues ont été perdues pour lui, mais elles ont prospéré pour beaucoup d'autres qui en ont recueilli les fruits. Sans ces tentatives, sans l'existence d'esprits entreprenants et aventureux, qui ne calculent pas rigoureusement les chances de succès dans les spéculations auxquelles ils se livrent, que seraient aujourd'hui les pays les plus industriels et les plus riches ? Si l'on remontait à l'origine de la prospérité d'une contrée, on reconnaîtrait presque toujours que ses bases sont fondées sur les débris de la fortune de quelques particuliers qui ont ouvert, à leur dépens, la source des richesses dont jouissent leurs successeurs.

Il est donc constant que M. Chancey a introduit la culture du mûrier sur le territoire des environs de Lyon ; qu'il l'a répandue au moyen des nombreuses pépinières qu'il avait créées ; qu'il y a fait connaître la manière d'élever les vers à soie, dont on ignorait même les éléments, puisqu'il eut recours à des femmes expérimentées du Vivarais pour diriger ses premiers essais, tant pour l'éducation des vers que pour la filature des cocons. On lui est donc redevable en grande partie des progrès qu'on a obtenus sous ce rapport dans le Lyonnais et pays circonvoisins ; et ses sacrifices ne sont pas restés infructueux.

Lorsque, par suite des pertes que l'on avait faites, on fut amené à se défaire de la propriété sur laquelle s'était exercé l'esprit actif et entreprenant de M. Chancey, il revint à la ville, et reprit dans la maison de commerce de son oncle les occupations de comptoir

\*

qu'il avait interrompues. Elles le fixèrent jusqu'à l'époque de la révolution. Il quitta Lyon avant le siège de cette ville, et se réfugia à Givors avec sa sœur et sa fille.

Plus tard il reçut un honorable asyle dans le château du Vernaux, près d'Anse, où le maître du logis lui donna les moyens de faire de nouveau, et avec toute latitude, l'application de ses théories agricoles. Elles eurent pour objet principal l'éducation des abeilles et des moutons, dont il avait déjà amélioré l'espèce dans le domaine de son père par le croisement des races. Il avait à cet effet tiré des béliers des troupeaux de Millery, qui passent pour les plus beaux des environs de Lyon. Une particularité que je citerai à l'occasion du traitement des abeilles qu'il surveillait au Vernaux, c'est que, pendant la durée des froids rigoureux, M. Chancey faisait renfermer ses nombreuses ruches dans une espèce d'orangerie dont les croisées étaient tendues d'une toile à canevas. Lorsque le temps le permettait on ouvrait ces croisées, et les mouches avaient la faculté de voler en plein air. Ce régime avait pour but de les préserver des effets du froid et de l'atteinte des insectes et des reptiles qui s'introduisent dans l'intérieur des ruches pour y manger le miel, lorsqu'ils ne trouvent pas à vivre au dehors. C'était pour les habitants du château une nouveauté et une sorte de récréation que de venir visiter ces hôtes ailés dont on était à portée d'observer les travaux dans les ruches de verre qui renfermaient une partie des essaims. La résidence de M. Chancey au Vernaux fut entièrement selon ses goûts, et il ne la quitta que lorsque des circonstances de con-

venance mirent le maître de cette propriété dans le cas de l'abandonner pour établir son domicile à Paris.

Des relations de bienveillance qui s'étaient formées antérieurement entre M. Chancey et les divers membres de la famille Mognat de l'Écluse firent désirer à ces derniers de l'avoir pour leur hôte. Lorsqu'il fut libre de quitter le Vernaux, et sur les prévenances qui lui furent faites, notre agronome alla s'installer au château de l'Écluse, où il est resté environ vingt-trois ans, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 16 décembre dernier dans sa quatre-vingt-deuxième année. S'il ne rencontra pas dans cette maison les mêmes facilités qu'il avait trouvées chez son père et au Vernaux, pour donner carrière à ses essais pratiques, il n'en continua pas moins ses méditations et ses observations sur les diverses parties de la science qu'il avait pour ainsi dire épousée. Ses communications devinrent par cela même plus actives avec la plupart des sociétés d'agriculture, qui, le considérant comme un homme expérimenté, réclamaient souvent de lui des avis et des explications sur les objets qu'il avait le plus particulièrement exploités.

Nous n'avons pu nous-mêmes apprécier à sa valeur le mérite de M. Chancey : nous ne l'avons connu que sur le déclin de l'âge, lorsque ses facultés étaient en grande partie anéanties par les épreuves du temps, lorsque déjà ses communications verbales étaient devenues difficiles par des embarras de prononciation. Nous devons nous en rapporter à cet égard au jugement prononcé par les membres les plus éclairés de la Société d'Agriculture du département de la Seine,

auxquels notre estimable collègue, M. de Martinel, a souvent entendu dire que, « si chaque département « possédait un homme aussi habile et aussi zélé que « M. Chancey, l'agriculture parviendrait rapidement « on degré de perfectionnement dont elle est susceptible « dans chaque localité. » Leur opinion s'était formée sur la correspondance qu'il entretenait avec leur Société, sur les mémoires qu'il lui communiquait et sur les expériences qu'il avait faites.

On sent que je ne cite ici qu'un petit nombre de cas où son savoir agronomique s'est exercé. Il a embrassé en grande partie tous les objets qui sont du domaine de l'agriculture : témoin, entre autres, cette variété de pomme de terre, supérieure à celles que l'on eût connues jusqu'alors, qu'il fut un des premiers à cultiver et à propager, et que, pour ce motif, on distingua des autres en lui imposant le nom même de son introducteur.

Un des mobiles de l'activité de M. Chancey, qu'on aurait eu de la peine à distinguer à son extérieur calme et phlegmatique, était un grand désir de connaître et de se rendre compte. Cette louable curiosité, jointe à un zèle ardent pour ce qui était bien et ce qui faisait honneur au caractère et au génie de l'homme, le pressait sans cesse et le conduisait partout où il y avait matière à observation, à examen et à admiration. C'est ce mouvement qui lui fit entreprendre un voyage en Angleterre pour y observer les pratiques agricoles et les diverses inventions dont ce pays est le théâtre. C'est par suite de cette même impulsion qu'on le voyait, dans ses rares apparitions à Lyon, parcourir pendant

plusieurs heures, sans paroître se fatiguer, les différents ateliers, fabriques et usines qui se trouvent répandus soit dans la ville soit aux environs. Je rappellerai qu'au dernier passage de M. Bosc dans nos murs, ce fut M. Chancey qui lui fit, en habile *cicerone*, les honneurs du superbe établissement de M. Poidebar, à Saint-Alban, et d'une grande partie de ceux que renferme le quartier d'Ainai, depuis la place Bellecour jusqu'à Perrache.

Loin de porter envie à l'homme qu'un nouveau procédé ou qu'une invention utile mettait en évidence, il était le premier à le féliciter, à le prôner et à provoquer les encouragements dont ses essais auraient en besoin pour acquérir une amélioration ou un perfectionnement. Si on l'a vu sortir de la mesure et de la tranquillité d'esprit qui le caractérisaient, ce n'a été que lorsque, poussé par un sentiment d'indignation, il reprochait en termes assez énergiques, soit au gouvernement, soit à ses concitoyens, l'indifférence avec laquelle ils recevaient les travaux de l'homme à talent, et négligeaient les occasions d'acquérir la supériorité d'exécution que ses découvertes pouvaient introduire dans les produits de notre industrie.

M. Chancey était doué d'un caractère si heureux et si facile, qu'il a été recherché avec intérêt par tous ceux qui l'on connu, et qu'il a dû à cette humeur affable l'empressement qu'on a mis à lui faire accepter une honorable hospitalité dans les deux maisons où il a passé les dernières années de sa vie. Ces dispositions étaient dans sa nature, et ne se sont point démenties, même lorsqu'il éprouva des revers de fortune

ou d'autres sujets de chagrins. On pourrait peut-être ne pas entièrement approuver la grande condescendance qu'il montrait pour les opinions des autres, auxquelles il sacrifiait souvent les siennes propres; cette déférence était si sensible que sa sœur lui en faisant un jour une sorte de reproche, il lui ferma la bouche en lui répondant : *Ma sœur, je n'aime pas les disputes*. Les égards délicats et les attentions aimables dont il était l'objet de la part de ses hôtes, lui rendaient très supportable cette sorte de servitude qui résulte toujours du séjour permanent que l'on fait chez les autres, lors même que l'on croit racheter ce service par des services non moins importants.

La santé de M. Chancey n'a éprouvé aucune altération pendant le cours de sa longue carrière; et c'est un phénomène assez rare pour qu'on le cite en preuve de sa sobriété et de la régularité de sa vie, que les seules atteintes de maladie dont il ait eu à souffrir sont celles qui ont précédé immédiatement sa mort.

Les personnes qui ont eu connaissance de la collection de livres qu'il a transportée au château de l'Écluse, disent que sa bibliothèque devait se composer d'ouvrages nombreux et d'un véritable intérêt. Il m'est revenu qu'elle a perdu de son prix par la déflagration d'un nombre assez considérable de volumes dont sa complaisance a dû faire le sacrifice aux opinions méticuleuses de ses derniers hôtes. On se doute bien de qu'elle nature étaient les productions qui ont été livrées à ce nouvel *auto-da-fé*. Ce qui en reste a été légué à sa petite-fille.

Par la nature de ses travaux, M. Chancey appar-

tenait plus spécialement à la Société d'Agriculture du département du Rhône, dont il faisait partie, qu'à la Société Linnéenne, qui s'était également empressée de l'admettre au nombre de ses correspondants. Aussi j'espère qu'il se trouvera dans le sein de la première de ces deux Sociétés, avec laquelle il était plus souvent et depuis plus long-temps en relation, une personne qui, plus que moi en état d'apprécier les facultés et le mérite de M. Chancey, achèvera habilement le tableau dont j'ai essayé de vous tracer l'esquisse.



IMPRIMÉ A LYON, CHEZ LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIERE, N. 49.

